

LE

# Messager de la Foi

ET DES BONNES ŒUVRES



**MONTREAL**

EUS. SENÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, 10 RUE ST. VINCENT.  
1873

Nous donnons aujourd'hui en entier, ainsi que nous l'avions promis à nos lecteurs, le discours prononcé par le Rev. P. Mothon, Religieux Dominicain, au service funèbre célébré à la paroisse de Montréal le 10 de novembre, devant le nombreux auditoire réuni pour cette grande cérémonie. Chacun sentira facilement la beauté de ce discours. Nous avons déjà eu l'honneur d'entendre à Notre-Dame le Rev. P. Bernard. Ce second spécimen de l'éloquence de ces PP., dont la mission spéciale est la prédication, nous fera apprécier à tous l'avantage de posséder dans notre pays, et fera accourir en foule les auditeurs lorsqu'on saura qu'ils ont à prêcher dans quelque une de nos églises.

*Scio quod..... in novissimo  
die de terrâ surrecturus  
sum et in carne meâ videbo  
Deum meum.*

Je sais que je sortirai de la terre au dernier jour, et que, dans cette même chair, je contemplerai mon Dieu.  
Job. XIX, 25, 26.

Ce sont là, M. F., les paroles que le prophète Job se répétait à lui-même, lorsqu'assis sur son fumier, frappé dans son corps et dans son âme par la main mystérieuse de Dieu, il se débattait sous les étreintes de la mort. Ce sont les mêmes paroles que je vous apporte aujourd'hui. Nous aussi, comme Job, c'est dans la pensée de la mort, que nous sommes réunis ici ce matin ; c'est à l'ombre de ce cercueil vide, qui semble placé là pour nous attendre, et autour duquel tant d'âmes planent sans doute d'une façon invisible ; et pourtant, comme Job aussi, ce que nous allons faire entendre en face de ce spectacle, ce n'est pas une parole de mort, c'est une parole d'espérance et d'immortalité ! C'est une parole de vie que j'ai choisie, non seulement parce qu'au-dessus de la tombe, pour nous chrétiens, doit planer toujours l'image de la résurrection, mais encore parce que je crois, par là, entrer plus directement

dans l'esprit de votre association. Il y a en effet dans l'œuvre qui nous rassemble, deux grandes pensées. Il y a tout d'abord, la pensée du soulagement des âmes défuntes, par la prière, et la plus puissante de toutes la prière commune. Cette pensée fondamentale, on a pu vous en parler bien des fois ; mais à côté d'elle il y en a une seconde qui, pour être moins sensible, n'en est pas moins grande ni moins belle. Il y a dans votre association un acte de foi spécial dans la résurrection et la transfiguration de nos corps. Oui ! c'est parce que vous attendez cette transfiguration glorieuse, de votre chair, que vous voulez ménager à vos restes, quand ils descendent dans la tombe, les marques d'honneur et de respect, qui conviennent au sanctuaire de l'âme et au compagnon futur de sa gloire. Ce corps, fut-il aujourd'hui le plus pauvre et le plus déshérité parmi les hommes, vous savez qu'un jour, il sortira de la tombe revêtu de splendeur, et à cause de cela vous voulez qu'au terme de sa carrière ici-bas, il y descende non-seulement avec décence, mais avec honneur, entouré des respects et des solennités incomparables de l'Eglise. Telle est la seconde pensée qui a donné naissance à votre œuvre, cette œuvre magnifique qui compte déjà, me disait-on hier, plus de cinquante mille membres, et que pourraient vous envier, je le dis sans l'ombre de flatterie, les plus illustres et les plus catholiques cités de l'ancien monde.

Aujourd'hui donc, puisque j'ai l'avantage de vous adresser la parole dans votre réunion annuelle, j'en profiterai pour envisager surtout dans votre association ce dernier point de vue. En face de ces images funèbres qui nous rappellent si éloquemment toutes les misères et toutes les humiliations de notre corps, nous allons élever nos regards plus haut et parler du triomphe définitif que notre chair doit remporter sur la mort, la gloire éternelle qui l'attend au jour de sa résurrection. Nous allons répéter en le commentant, et en l'expliquant par les enseignements de l'Eglise, ce grand cri d'espérance que j'ai pris pour texte

“ *Credo quod resurrecturus sum in novissimo die.* — Je crois que je ressusciterai au dernier jour.

Nous ressusciterons ; mais dans quelles conditions s'accomplira cette résurrection ? Quelle sera cette gloire, et cette transfiguration du corps qui fera partie de la béatitude des élus ? Notre-Seigneur lui-même a pris soin de nous l'apprendre, lorsqu'il nous a dit cette parole : “ *Fulgebunt justi sicut sol in regno patris eorum* ” “ Les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur père. ” Parole toute simple en apparence, et qui refferme cependant, comme toutes les paroles de l'Évangile, des enseignements d'une profondeur admirable ! “ *Fulgebunt justi sicut sol !* ” c'est-à-dire, d'après la force même du texte, que telles les propriétés de la lumière dans le soleil, et telles aussi seront les propriétés des corps ressuscités et glorieux. Puis donc que N.-S. lui-même nous a donné cette comparaison, ne craignons pas de l'approfondir et de voir ensemble quelles sont les propriétés de la lumière.

Ce qui nous frappe tout d'abord en elle, c'est son éclat, sa splendeur ! La lumière est splendide, elle est la splendeur même, la splendeur première, source de toute splendeur dans le monde des choses visibles. C'est par elle et par elle seule, que toutes les créatures brillent au ciel et sur la terre ; c'est sous le charme de ses rayons, que nous sentons la vie circuler en nous, avec un charme indicible, et c'est quand elle disparaît que nous sentons l'ombre nous envelopper, comme un linceuil glacé de tristesse et de deuil.

La lumière n'est pas seulement splendide, elle est agile. Elle est l'éclair rapide, qui ne le cède en vitesse qu'à la pensée, unissant entre eux des mondes entre lesquels la main de Dieu semblait avoir jeté l'infini, atteignant en un clin-d'œil de l'orient à l'occident, et parcourant, nous dit la science, des milliers et des milliers de lieues dans chaque seconde.

La lumière est splendide, elle est agile ; elle a de plus

la vertu de pénétrer tous les corps, tant est grande sa subtilité ! Elle brille sur le cristal, et le traverse de part en part, sans causer aucun dérangement parmi ses molécules. Elle est en tout lieu, sans tenir de place nulle part ; elle pénètre partout, sans savoir ce que c'est que l'obstacle, pas plus qu'elle ne sait ce que c'est que la distance.

La lumière enfin est incorruptible ! Fluide merveilleux situé, pour ainsi dire, aux confins de la matière et de l'esprit, elle enveloppe ce monde, où tout se mélange et se corrompt, sans savoir elle-même, ce que c'est que la corruption et la souillure. Pendant qu'autour d'elle, tous les éléments se combinent, se dissolvent, se désagrègent, dans un travail et une transformation incessante, rien n'a pris sur ce fluide insaisissable et mystérieux de la lumière. Elle touche tout, pénètre tout, se mêle à tout, mais toujours elle-même, toujours incorruptible, toujours vierge, aussi brillante et aussi pure, quand elle a passé sur la boue des grands chemins, que lorsqu'elle s'est reflétée sur le cristal de la source, ou sur le calice embaumé des fleurs.

Ainsi donc, splendeur, agilité, subtilité, incorruptibilité telles sont les qualités de la lumière, et telles sont aussi les qualités que promet la foi, aux corps glorieux des Saints. C'est ce que nous dit en propres termes l'apôtre St. Paul, dans une parole qui n'est que le développement de celle de Jésus-Christ : *“Seminatur in corruptione, surget in incorruptione ; seminatur in ignobilitate, surget in gloria ; seminatur in infirmitate, surget in virtute ; seminatur corpus animale, surget corpus spiritale.”* Notre corps est comme une semence jetée en terre ; il descend dans la tombe, plein de corruption, mais il en sortira incorruptible ; il y descend comme une chose ignoble, il en sortira plein de gloire ; il y descend dans l'infirmité, il en sortira plein de force ; il y descend matériel et grossier, il en sortira spirituel et presque divin.”

D'abord, le corps des élus sortira de la tombe, brillant comme la lumière. Au moment de la résurrection, l'âme sera tellement inondée de la gloire divine, qu'elle en laissera déborder un rayon jusque sur le corps, et ce rayon suffira pour le transfigurer complètement. Il lui communiquera une jeunesse, une santé, une vigueur éternelle, qui ne lui permettront plus de craindre la maladie ou l'infirmité. L'âme communiquera à son corps non-seulement la vigueur et la jeunesse, mais une beauté et une splendeur merveilleuse ; elle étendra sur lui comme un vêtement de gloire, cette gloire, dont les apôtres n'aperçurent qu'un pâle reflet au mystère de la Transfiguration et qui les ravit tellement en extase, qu'ils demandaient à rester éternellement sur le Thabor, pour jouir à jamais de ce merveilleux spectacle.

Le corps des élus sortira de la tombe, non-seulement brillant comme la lumière mais agile et rapide comme elle. Au lieu qu'aujourd'hui, nous nous traînons péniblement sur cette terre, notre corps alors, devenu pour ainsi dire spirituel, obéira à toutes les impulsions de l'âme et se transportera d'un monde à l'autre, avec la rapidité de la pensée. Comme la lumière aussi, il sera rendu pénétrant ; semblable au corps ressuscité de Notre Seigneur, qui sortait du tombeau sans déchirer les linceuls, et pénétrait au Cénacle parmi les apôtres, les portes fermées, le nôtre aussi passera à travers toutes choses ; il ne connaîtra plus d'obstacle, pas plus qu'il ne connaîtra de distances. D'une extrémité de la terre, à l'autre extrémité, d'un monde à l'autre, il s'en ira, hâtant ou ralentissant sa course, rapide comme l'éclair ou d'une marche plus tranquille, suivant sa volonté ; visible ou invisible, se laissant toucher ou disparaissant aux regards. Alors nous n'aurons plus besoin de demander à une nourriture grossière le soutien de nos forces ; nous n'aurons plus besoin de demander aux choses extérieures quelques sensations fugitives de plaisir ; chacun de nos sens, au moins parmi ceux qui sont grands et nobles, sera inondé de la jouissance qui lui est propre, nos oreilles par des harmonies divines,

auprès desquelles tous les concerts d'ici-bas ne sont rien, nos yeux par les splendeurs qui se dérouleront devant nos regards. Ce monde matériel lui-même sera transfiguré ; tout ce que nous y voyons aujourd'hui de difforme, d'obscur, de repoussant, tout cela aura disparu ; dans les choses comme dans les hommes, il n'y aura plus qu'une jeunesse et un printemps éternel ; au ciel et sur la terre, il n'y aura plus qu'une création magnifique, le chef-d'œuvre des mains de Dieu ; et dans cette création devenue un palais superbe, l'homme qui trônera comme un roi dans son empire.

Voilà, M. F., ce que la foi nous promet. Quand de ces hauteurs, nous redescendons sur nous-mêmes ; quand, en face de ces splendeurs divines, nous nous prenons à contempler notre corps, ce pauvre corps, flétri par le travail, broyé par la douleur et la maladie, soumis à tant de misères, à tant de nécessités si humiliantes, notre âme est tentée parfois de se dire : est-ce bien possible ! Est-ce bien toi, mon pauvre corps, qui dois t'envoler ainsi, qui dois t'enivrer de gloire et d'honneur aux pieds du trône de Dieu ? Est-ce bien possible ? Eh bien oui, M. F., non-seulement c'est possible, mais c'est certain. Non-seulement Dieu nous le promet, mais la raison, d'accord ici comme toujours avec la foi, la raison-elle-même nous l'affirme ; cette glorification de notre corps, c'est une chose juste, légitime, nécessaire, que la bonté de Dieu ne peut pas nous refuser, et c'est ce qui me reste à vous expliquer encore dans ce discours.

C'est une chose nécessaire, d'abord parce que notre nature tout entière y aspire de toute sa puissance, et que Dieu qui a mis ces aspirations en nous, ne peut pas les tromper en les laissant éternellement vides et sans objet.

C'est une des grandes lois de la nature, que tout être vivant ici-bas, marche à son développement, qu'il tend à sa perfection, et qu'un jour ou l'autre, cette perfection lui est donnée pour qu'il la possède et se repose en elle. C'est la grande loi de la nature qu'il n'y a nulle part, dans

aucun être, des aspirations stériles, des besoins destinés à demeurer toujours inassouvis ; c'est la grande loi, au contraire, que les tendances mises par la providence dans une créature, sont la marque la plus certaine de sa destinée future, et du degré de perfection qui l'attend.

Voyez ce qui se passe autour de nous dans la nature ; voilà le brin d'herbe au printemps. Lui qui n'était d'abord qu'une semence obscure, il sort de terre, il étend ses racines, pour s'assimiler les sucs de la terre ; il pousse en haut sa tige, fragile : il grandit, et en le voyant se développer, s'étendre, aspirer ainsi la rosée, la lumière, et la chaleur, nous comprenons qu'il n'est pas arrivé encore à sa perfection naturelle et nous entrevoyons par avance la fleur que l'été verra s'épanouir sur sa tige, et nous embaumer de son parfum. L'arbre pendant l'hiver n'est rien qu'un tronc desséché, mais quand vient le printemps, voilà la sève qui fermente, les veines qui se gonflent, les bourgeons qui percent l'écorce, comme s'ils avaient soif de paraître, et devant cette fermentation mystérieuse de la vie, devant ce travail de jeunesse, d'aspirations, d'enfantement, nous comprenons que là encore il se prépare quelque chose, et nous entrevoyons par avance le fruit savoureux, qui viendra sur ses branches et qui sera le terme et la perfection propre, où se reposera le travail et la fécondité de l'espèce. Et ainsi en est-il d'un bout de l'échelle à l'autre : la nature entière n'est qu'une série immense d'évolutions, de transformations successives, où chaque besoin appelle après lui sa satisfaction naturelle, ou chaque aspiration se termine infailliblement dans le repos et dans la perfection qui lui est propre. Qui ! Tout être ici-bas aspire à sa perfection, et cette aspiration est telle que St. Paul ne craint pas de l'appeler un gémissement, le gémissement d'un enfantement laborieux. "*Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc*" Mais dans ce gémissement universel de toute créature, il en est une qui gémit plus haut et plus impatiemment que toutes les autres, c'est l'homme. "*Et nos ipsi, intra nos gemimus*"



Seulement, ce gémissement de l'homme, il ne ressemble à aucun autre, il est d'une toute autre nature, il suit une toute autre loi. Pendant qu'autour de lui, chaque créature trouve sa perfection et sa félicité dès ici-bas, après l'avoir cherchée ; pendant que la plante se repose dans sa fleur, et l'arbre dans son fruit ; pendant que l'animal, après avoir satisfait ses instincts, s'endort content, sans penser à autre chose et sans rêver une condition meilleure, l'homme, au contraire, l'homme seul ici-bas, se débat dans un mouvement éternel, dans des aspirations sans fin, à la poursuite d'un repos qui ne vient pas, d'une félicité qu'il entrevoit constamment et qui lui échappe toujours.

Pour ne parler que du corps, puisque c'est là ce qui nous occupe aujourd'hui, prenez-le, ce corps formé du même limon que celui de l'animal, et donnez-lui tour à tour, le repos, le bien-être, tous les raffinements de la civilisation et du luxe. Donnez-lui non-seulement le bien-être, mais le plaisir, la volupté, la satisfaction complète de tous ses désirs et de toutes ses passions, croyez-vous que vous l'aurez enfin rassasié ? Chose étrange ! Jamais ! Vous avez beau faire, vous avez beau accumuler sur lui tout ce que peuvent procurer dans ce monde la richesse, la puissance, la volupté, vous n'aurez jamais devant vous, qu'un être inquiet, toujours affamé, toujours vide, sentant avec une intensité désespérante, qu'il lui manque quelque chose, qu'il lui manque tout pour être heureux ! Vous aurez Salomon rassasié de plaisir, et jetant au monde ce grand cri, qui est resté le cri de toutes les illusions déçues : Vanité des vanités, tout n'est que vanité ! Dans une autre sphère, vous aurez Tibère, Néron, Héliogabale, ces monstres que Dieu semble avoir placés au faite des choses humaines, pour nous servir d'exemple ; des êtres lassés, blasés sur tout, sans pouvoir être satisfaits, inventant pour leur corps des raffinements de volupté que l'animal ne connaît pas, y consacrant leur activité, leur intelligence, leur vie, et mourant à la peine, sans savoir ce que c'est que le repos, dans la plénitude et la satisfaction complète !

Ah ! c'est qu'il y a dans la nature humaine, non-seulement dans son âme, mais dans son corps, des aspirations presque infinies, des aspirations que rien ici-bas ne pourra jamais combler. Et si vous voulez savoir ce que sont ces aspirations mystérieuses, que nous portons ainsi au fond de nous-mêmes, interrogez votre propre conscience. Le premier vœu de la nature par rapport à la partie matérielle de nous-mêmes, c'est l'immunité de la souffrance. Nous avons horreur de souffrir ! Tout notre être se révolte et frémit d'un frémissement involontaire, chaque fois que la douleur ou la maladie viennent broyer nos membres, ou que nous en apercevons seulement les perspectives lointaines ; et cette répulsion instinctive prouve suffisamment, que la douleur est pour l'homme un accident, une chose transitoire, contre nature, mais qui ne doit plus trouver sa place quand nous serons arrivés au terme et au couronnement de notre vie. Il n'y aura donc là haut, ni infirmité, ni maladie, ni souffrance d'aucune sorte, mais ce n'est point assez pour l'homme de cette félicité négative. Nous sentons, quand nous nous écoutons nous-mêmes, qu'il nous faut encore autre chose. Nous sentons d'abord en nous un désir ardent de jeunesse et de beauté. Oui ! qui que nous soyons, nous voudrions tous demeurer éternellement jeunes, éternellement beaux. Et c'est là le cri légitime et instinctif de la nature. Si parfois, nous nous sentons monter la rougeur au front, lorsque nous nous surprenons trop occupés de notre corps et de ses avantages extérieurs, savez-vous quelle en est la raison ? C'est que cet amour de la jeunesse et de la beauté, nous l'appliquons à rebours ; au lieu de l'appliquer à notre corps ressuscité, qui est notre vrai corps, nous l'appliquons à ce corps d'aujourd'hui, ce corps de poussière et de boue, ce corps de corrupt'ion et de péché qui s'en va à la mort, et qui n'est qu'un cadavre vivant, en attendant qu'il soit demain un cadavre mort ; voilà où est l'erreur, et par conséquent où est la faute. Mais, en soi, et quand nous l'appliquons comme il faut, cette soif de jeunesse et de beauté, c'est le cri et l'aspiration la plus légitime de la

nature ; la vue de la jeunesse, répand toujours sur nous, comme un parfum de fraîcheur et de joie ; cela est si vrai, que même chez les meilleurs et les plus élevés au dessus des sens, quand les années viennent et que nos cheveux blanchissent, nous sentons descendre sur nous un sentiment de mélancolie et de tristesse ; alors nous reportons instinctivement notre pensée en arrière, et en repassant ces belles années d'autrefois, nous nous prenons à redire avec un sentiment indicible de regret, cette parole du poète :

“ Ah ! l'on est jeune qu'une fois ! ”

Si j'en avais le temps, je vous ferais voir, comment nous appelons de même par un mouvement invincible, tous les autres privilèges que Dieu a promis à notre corps, l'agilité, la subtilité, l'incorruptibilité, en un mot, la transfiguration complète de nous-mêmes. Nous n'avons pas toujours conscience de ces aspirations intimes, parce que nous sommes absorbés par les soucis matériels ; mais quand les occupations et le tracassé de la vie nous laissent un moment de répit, oh ! comme nous surprenons dans notre cœur, ce mouvement instinctif vers un avenir meilleur ! Quand, par exemple, dans une belle nuit d'été, nous contemplons cette immensité des cieux, ces milliers d'étoiles qui s'en vont solitaires et silencieux dans les profondeurs de l'Infini ; quand seulement en face de cette autre immensité qu'on appelle l'Océan, nous voyons les voiles s'enfler sous la brise, pour s'en aller vers des rivages inconnus ; quand nous voyons l'oiseau qui fend l'air, le nuage qui passe, la feuille que l'automne emporte, que de fois nous avons le sentiment de notre impuissance, attachés comme nous sommes à la terre, tandis que notre pensée s'en va à travers ces espaces, plus rapide que l'oiseau et le nuage ! Que de fois, jetant un regard sur cet immense univers qui devrait être notre empire, et où nous sommes enchaînés comme des aigles captifs, nous nous sommes répété à nous-mêmes cette parole de David, “ *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ ?* ” “ Mon Dieu ! qui donc me

donnera des ailes, pour que je m'en vole à vous !” ou bien ces autres paroles plus profanes du poète qui sont vraiment le cri de la nature humaine ici-bas :

Je voudrais être la poussière  
Que le vent dérobe au sillon,  
L'atôme brillant de lumière  
Qui remonte le soir au bord de l'horizon ;

.....  
Tout ce qui monte, ou trône, ou vole, ou flotte, ou plane,  
Pour me perdre, ô mon Dieu ! me perdre et te trouver !

Oui ! c'est le cri de la nature, et ce cri encore une fois, Dieu ne peut pas le méconnaître, parce que c'est lui qui l'a mis en nous ; il ne peut pas le méconnaître, parce que c'est une question de justice, parce que notre corps ici bas a souffert, aussi bien que notre âme, pour la religion et la conscience, et qu'il a droit comme l'âme à sa récompense. C'est notre corps qui s'agenouille dans la prière, c'est lui qui souffre la faim et la soif, dans le jeûne et l'abstinence, c'est lui qui s'immole dans ces luttes terribles dont la chasteté est le prix ; c'est lui qui est presque toujours le premier à la peine et au travail, et dès lors il est juste qu'il soit aussi à la récompense et à l'honneur. Cette glorification de notre corps, Dieu nous la doit encore à un autre titre. Au jour de la création, il nous a établis sur la terre pour être le lien, le trait-d'union entre Dieu et la matière, pour être les rois et les pontifes de ce monde visible, chargés d'en faire remonter l'honneur et la gloire vers Dieu, par la prière, la religion et le culte. Voilà dans quel but, il nous a créés corps et âme, tout à la fois esprit et matière. Nous devons être les rois de la nature ; eh bien ! aujourd'hui, depuis le péché originel, nous n'en sommes plus les rois, ou du moins nous sommes comme des rois détrônés, et enchaînés sur leurs domaines. Aujourd'hui la terre est révoltée contre son maître, et nous sommes obligés de nous défendre contre elle par une lutte et un travail de chaque instant. Nous sommes obligés de lui arracher notre pain à la sueur de notre front,

au prix d'un travail opiniâtre, où nous laissons trop souvent, notre santé et nos forces; nous sommes obligés de nous défendre contre le froid, contre le chaud, contre la faim, contre la soif, contre les animaux malfaisants, contre tout! Eh bien, cela ne doit pas être, cela ne peut pas rester ainsi. Si nous avons été créés pour être les rois du monde matériel, il ne doit rien y avoir dans notre empire, qui soit plus beau que nous, plus grand que nous, plus fort que nous. Il n'est pas convenable que les rois de la nature soit obligé de descendre les collines, et de gravir péniblement le coteau opposé tandis que le dernier de ses serviteurs, le petit oiseau, peut franchir la vallée d'un seul coup d'aile; il n'est pas convenable qu'il soit obligé de demander à la terre, ou aux dépouilles des animaux, de quoi couvrir sa nudité, tandis que le simple lys des champs, selon la parole même de Jésus-Christ, est plus magnifiquement vêtu, que Salomon dans sa gloire: il n'est pas convenable que son corps soit jamais un objet de répulsion et de pitié, tandis qu'autour de lui, tant d'autres créatures inférieures sont revêtues d'éclat et de beauté, tandis que le soleil nous inonde de sa lumière, et que la fleur nous embaume de son parfum. Non cela ne peut pas rester ainsi, et voilà pourquoi, il viendra un moment, où toutes choses seront rétablies dans l'ordre pour l'éternité, et où le corps de l'homme reprendra sa place à la tête du monde visible; un jour, où il sera plus agile que l'oiseau qui vole, plus radieux que le soleil qui brille, plus suave que les plus suaves parfums; un jour où les plus belles choses de ce monde ne seront auprès de lui, que comme une ombre, pour faire ressortir d'avantage sa splendeur et sa beauté.

Voilà, ce que la foi et la raison nous enseignent. Si de temps en temps, M. F., nous évoquons devant nos regards ces images et ces horizons magnifiques, ah! il me semble, que toute notre vie en serait transfigurée; il me semble, qu'au milieu des tristesses et des misères de cette vie, nous sentirions bien vite le calme et la paix redescendre en nous.

Tenez, il y a dans l'histoire un trait célèbre, que vous connaissez tous certainement, mais qui me frappe toujours puisqu'il est l'image exacte de notre vie, c'est l'histoire de Christophe Colomb, ce grand homme qui découvrit l'Amérique. Il avait entrevu, par le seul effort de son génie, ce monde nouveau dont personne autour de lui ne soupçonnait l'existence; mais pendant plusieurs années il eut à vaincre les railleries et l'incrédulité des beaux esprits qui l'entouraient, à importuner de ses demandes les princes et les souverains de son temps. Un jour enfin il obtint de l'un d'eux ce qu'il désirait, et put mettre à la voile accompagné de quelques hommes, dans la direction que lui montrait son génie; mais ce fut alors seulement que commencèrent pour lui, ses plus terribles combats et ses plus rudes épreuves. Au bout de quelque temps, battus par les tempêtes, loin de leur pays, perdus sur l'immensité des flots, ses matelots découragés se révoltèrent et voulurent forcer leur chef à retourner en arrière. Pendant plusieurs mois, Colomb dut lutter contre eux par la seule puissance de sa volonté, calmant leurs frayeurs, ranimant leurs espérances, et les comptant au besoin par son énergie. Un jour pourtant ces hommes, à bout de force et de courage, commencèrent à murmurer plus violemment que de coutume; la révolte grandissait, tout semblait perdu, le but de l'expédition, l'autorité, la vie même de Colomb. Mais à ce moment le ciel s'éclaircit, le soleil se lève, et une longue ligne bleue apparut à l'horizon, c'était la terre! A la vue de cette terre qui devait être l'Amérique, les matelots transportés de joie, oublièrent en un instant toutes leurs fatigues et tombèrent aux pieds de leur chef, en signe d'admiration et de reconnaissance.

Eh bien! M. F., voilà l'image de notre vie. Nous aussi, nous chrétiens, nous voguons à la recherche de cette terre mystérieuse de l'éternité, ce monde inconnu dont la foi plus certaine que le génie nous a voilé l'existence, et dont l'incrédulité se moque en vain. Nous voguons vers

ces rivages de l'infini. Mais pour y arriver, n'est-il pas vrai, que de combats ! Que de fatigues ! Que de luttes intestines à soutenir contre nos instincts et nos passions révoltées ? Que de fois à moitié morts, il nous semble que les forces nous abandonnent ! Que de fois les passions mauvaises s'agitent sourdement en nous, l'orgueil, la paresse, l'impureté ! Que de fois elles se soulèvent et nous répètent à l'oreille, que le travail est trop dur, et le but du voyage trop loin ; qu'on ne peut pas lutter toujours, qu'il vaut mieux s'asseoir et se laisser aller au courant. Eh bien ! quand nous sentons ainsi nos forces faiblir, quand nous sentons que notre corps se révolte, et que les tentations sont trop fortes, faisons comme Christophe Colomb : regardons du côté du ciel, à l'horizon de notre vie ; comme lui aussi, nous entreverrons le terme de notre voyage, et le repos qui nous attend au port de l'éternité, le repos éternel, la santé, la jeunesse, la beauté, la transfiguration complète du corps comme de l'âme ; nous entreverrons par la foi ces splendeurs merveilleuses, et à ce spectacle je vous promets que les misères et le tracas de cette vie, vous apparaîtront bien peu de choses, je vous promets que les instincts mauvais, qui sont en nous s'apaiseront, que les tentations seront moins fortes, que notre corps lui-même deviendra plus serein, plus disposé à porter le joug de la conscience et de Dieu, plus disposé à rester sur la terre ce qu'il doit être, le serviteur fidèle de l'âme et le compagnon de ses luttes, afin d'être un jour la haut, le compagnon de sa gloire et de sa félicité. Ainsi soit-il.

### Le tombeau.

(Suite et fin.)

10. Un tombeau profane, mondain ; c'est pitié, vraiment, et il y en a beaucoup de ces tombes, à la vue desquelles l'on ne peut pas trop gémir, car rien n'y rappelle Dieu ; il n'y a pas même de croix, pas un mot d'espérance du ciel, mais des paroles vaines, des éloges ridicules : *bon père, bon époux, bon fils !*... des figures qui pleurent,

l'image du temps avec sa faux, des oiseaux de nuit, des colonnes brisées, des urnes vides, des larmes qui coulent sur le marbre... Oh ! pitié profonde ! et que je plains les enfants qui ne voient pas autre chose sur le tombeau d'une mère... que je plains ces pauvres familles, et il y en a tant aujourd'hui ! Oh ! de grâce, une croix, au moins une croix, pour que mes larmes ne coulent pas dans le désespoir !

20. Un tombeau chrétien. Là, au moins, il y a de l'espérance, des prières et des consolations : l'arbre de vie, la croix domine, et quelquefois l'image de la vierge Marie, mère de douleurs : et quelles paroles de foi et d'amour vous pourriez lire sur la pierre, quels vœux touchants, quelles sublimes prières ! *Requiescat in pace, — De profundis — Miserimini mei.*

30. Un tombeau glorieux. A proprement parler, il n'y en a qu'un, c'est celui du Christ vivant, *sepulchrum Christi viventis* — *Erit sepulchrum ejus gloriosum*, Isaïe 11.10., et puis celui de sa mère... Jésus s'est levé du sépulcre par sa propre vertu... et Marie a été rappelée par lui à la vie, et elle a été portée au ciel sur les ailes des anges. Mais encore, il y a sur la terre quelques autres tombes glorieuses, celles des Saints, des amis de Dieu ; on y prie à ces tombeaux ; et c'est parce qu'on sait que souvent, il s'en échappe une vertu merveilleuse, qui sauve les âmes ou qui guérit les maladies, ou même qui ressuscite les morts.

Concluons : que votre tombe soit chrétienne, et qu'on puisse y prier pour vous ! Au moins une Croix !

## ANNONCES

On recommande aux prières, les Associés de l'Union de Prières, décédés depuis la dernière publication :

Dame M. C. Galarneau ; Ignace Bourdon ; veuve de Pierre Corbeil ; Rosianne Guilbault ; veuve de Fr. Cloutier ; Henri Mailloux dit Larose ; l'épouse de Damase Deschatelets ; veuve de Paul Beaudin.

Prix du Numéro, deux centim. — En vente au Séminaire.